

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 2

Artikel: Notre bonne reine Berthe
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191471>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

the, une méthode que nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs :

Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre, Deux doigts, pas davantage; ensuite saisissez Une carafe d'eau bien fraîche; puis versez, Versez tout doucement d'une main très légère. Que petit à petit votre main accélère La verte infusion; puis augmentez, pressez Le volume de l'eau, la main haute, et cessez Quand vous aurez jugé la liqueur assez claire. Laissez-la reposer une minute encor: Couvez-la d'un regard comme on couve un [trésor. Aspirez son parfum qui donne le bien-être! Enfin pour couronner tant de soins inouïs, Bien délicatement prenez le verre, et puis Lancez, sans hésiter, le tout par la fenêtre.

Lausanne, le 6 janvier 1890.

Monsieur le Rédacteur,

Dans l'intérêt de la vérité, je tiens à vous signaler l'inexactitude de la recette publiée dans votre numéro du 21 décembre sous la rubrique :

MOYEN DE VÉRIFIER SI LE KIRSCH EST PUR.

Le bois de gaiac précipite en bleu foncé tous les alcools distillés dans des appareils en cuivre non étamés. Ce précipité est dû à la présence du cuivre et... pas autre chose. En effet, si l'on distille des cerises dans un alambic de verre, on constate que tout le bois de gaiac du monde ne fera prendre au produit obtenu la moindre teinte bleue.

Il n'existe aucun moyen bien déterminé pour reconnaître la fraude; les uns s'en tiennent au goût et à l'odeur du kirsch, d'autres font tomber du lait goutte à goutte dans le kirsch à essayer; si le kirsch est pur, les gouttes iront au fond du vase comme du plomb, tandis que si le kirsch est coupé, le lait se répandra dans le volume de kirsch et formera nuage (S. G. D. G.).

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Constant PAYOT,
distillateur.

Une excellente occasion se présente pour publier les jolis vers suivants que nous avions depuis quelque temps en porte-feuille; c'est la souscription actuellement ouverte dans le but d'offrir au musée Arlaud le beau tableau d'Anker: *La reine Berthe apprenant à filer à des jeunes filles.*

Notre bonne reine Berthe.

Sur la grand'route sillonnée,
Voyez cette blanche haquenée
Qui vient là-bas...
Elle porte bien gente dame,
Puisqu'un chacun toujours l'acclame,
A chaque pas!
C'est notre bonne reine Berthe,
Toujours vive et toujours alerte,
Qui va filant

Le blanc coton de sa quenouille,
Qui lui sourit et qui s'embrouille
A tout instant.
De son peuple qu'elle tutoie,
Elle comprend aussi la joie
Et la douleur;
Au cœur brisé par la souffrance,
Elle fait croire à l'espérance
Si douce au cœur.
Chacun l'admire : elle est si bonne!
Sa blanche main, sans compter, donne
La charité...
Et le pauvre, du fond de l'âme,
Bénit la douce et sainte femme
Pour sa bonté!
Elle est aussi sage que belle,
Aussi nous prions tous pour elle,
Petits et grands,
Afin que Dieu lui prête vie,
Pour le bonheur de la patrie,
Encor longtemps.
Sur la grand'route sillonnée,
Voyez cette blanche haquenée
Qui vient là-bas...
Elle porte bien gente dame
Puisqu'un chacun toujours l'acclame
A chaque pas!

HERMANN CHAPPUIS.

LE CURÉ DE LORMETTE

(Fin.)

Ainsi, cet homme qui réclamait de lui indulgence et pardon, cet homme à qui il devait murmurer des paroles de douceur pour bercer son agonie, comme une mère chante pour endormir son enfant; vers qui, par cette nuit d'hiver sombre et glacée, il était accouru en ami: cet homme-là, c'était l'assassin de son frère!

Horreur!

Oui, Antoine Lebellon avait tué Claude, il l'avait précipité au fond du ravin, par jalouse, pour se débarrasser de lui, avec cet espoir que Susanne reviendrait sur sa parole et l'accepterait plus tard pour mari, lui, le meurtrier que personne ne soupçonnerait!

Et personne, en effet, n'aurait osé l'accuser. Quelles preuves relever contre lui? Claude, qu'il avait poussé dans l'abîme, n'avait point survécu d'une minute. On crut à un accident, on le plaignit, et puis le silence se fit autour de ce triste événement.

Mais qui pourrait jamais dire sa souffrance, à lui, son remords de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute? Qui comprendrait jamais ses tortures?

La force lui avait manqué pour continuer l'atroce lutte contre sa conscience, il sentait qu'il ne pourrait plus se contenir et qu'il allait crier à tous :

— C'est moi le meurtrier de Claude Ferlet!

Alors, éperdu, affolé, il s'était précipité dans le ravin des Aigues, à la place même où il avait poussé Claude.

Et voici que Dieu n'avait point permis sa mort immédiate, et que dans son corps meurtri, brisé, la conscience persistait intacte. Puisqu'il ne pouvait crier à tous les gens de Lormette :

— Je suis l'assassin! il avait voulu du moins le dire à son frère; à son frère, dont la mission sacrée fait un justicier redoutable

entre tous. Car les autres pouvaient, s'il l'avait avoué, frapper le corps, et lui, prêtre, atteignait l'âme!

Mais l'abbé n'entendait point. La parole du mourant, plus forte cependant à ce moment suprême qu'elle ne l'était tout à l'heure, se perdait dans le bruit du vent et dans le crépitement de l'âtre. Il n'entendait point, et il ne pensait plus à l'absolution demandée; ses tempes battaient violemment, ses mains devenaient aussi froides que les mains tendues vers lui, il lui semblait que son cœur cessait de battre, qu'il était emporté dans je ne sais quel chaos où son esprit allait sombrer, il ne savait plus rien, ne songait à rien, si ce n'était que ce moribond avait assassiné son frère!

— Je vous en prie! je vous en prie! murmura Antoine.

Et comme il ne bougeait pas, qu'il ne relevait pas la tête, il posa sa main sur son épaule.

— Vous êtes prêtre, ajouta-t-il, et je me repens...

Il tressaillit et se leva brusquement, tout droit devant le coupable, qu'il regarda longuement.

C'était vrai, pourtant, qu'il avait un devoir à remplir, et que ce devoir lui défendait la haine: c'était vrai qu'il devait absoudre ce criminel et ouvrir à cette âme, peut-être repentante, les portes de l'éternité heureuse ou malheureuse, selon qu'il le voudrait.

Allait-il donc se venger impitoyablement, lui, le disciple du Christ? Le mourant implorait sa miséricorde, allait-il la lui refuser...

Il ferma les yeux, étendit ses deux mains au-dessus de la tête renversée sur les oreillers, et lentement, avec un effort surhumain de sa volonté, il prononça les paroles sacramentelles...

Antoine Lebellon mourut une heure après, soutenu et consolé jusqu'au dernier moment, et lorsque le lendemain, à l'aube grise, le curé de Lormette rentra au presbytère, sa vieille servante eut peine à le reconnaître, car ses cheveux étaient devenus blancs comme la neige.

JEAN BARANCY.

Ein revegneint dè Berts.

Quand on a fê l'essai dào tsemin dè fai dè Berts, à la fin dè stu àton passà, lài a z'u onna masse dè dzeins que sont z'u vairè, et vo sédè que tot s'est bin passà et que tsacon a bin bu et bin medzi. Ma fai quand tot cé mondo a dû modà po sè reintornà contré Etsalleins et Lozena, tsacon s'est einfatà coumeint l'a pu dein lè vagons, kâ lo trein s'est trovà plein coumeint on écoualetta que râzè.

Dou z'amis dè pè Remané que lài étont z'u et que ne s'étont pas quittà d'on revire-pi dè tot lo dzo, sè sont perdus dein la cougne à la gâra po sè reintornà, et ne sè sont retrouvâ qu'ein décheindeint à Remané.

— Yô dâo diablio t'és tou met po revieni, se fâ à l'autre ion dè stao compagnons, kâ y'ê coudi vouâiti dein dou ào